

entretien

# Barthélémy Toguo

## « Je crois aux utopies »

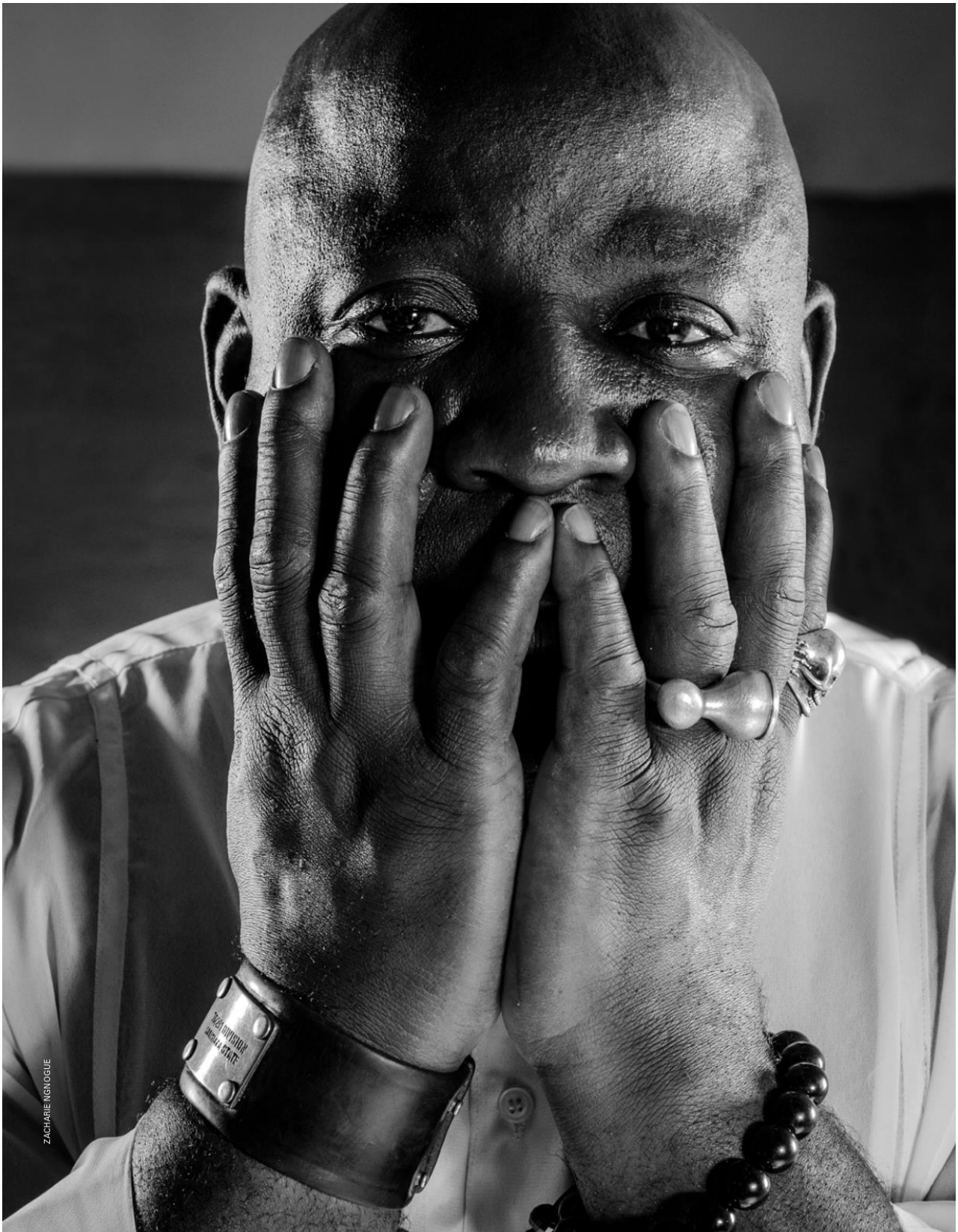
À travers ses œuvres puissantes, universelles, l'artiste plasticien camerounais interpelle sur les bouleversements de nos temps troublés. Sa nouvelle exposition, « Désir d'humanité », au musée du quai Branly, à Paris, met en regard sa production avec des pièces d'art classique africain. propos recueillis par Astrid Krivian



# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

---



ZACHARIE NGINOUE

---

Les articles présentés dans le cadre de notre revue de presse restent la propriété de leurs auteurs. Ils disposent d'un droit d'accès, de modification, de rectification et de suppression de ces données. Ce droit peut être exercé en s'adressant à la galerie à l'adresse suivante : [presse@galerie-lelong.com](mailto:presse@galerie-lelong.com)

## ENTRETIEN

**D**ans son atelier parisien, où il nous reçoit, des plantes luxuriantes s'épanouissent entre les murs ornés de ses tableaux et photographies. «Le monde végétal me manque quand je suis en ville», confie l'artiste. Dévoué corps et âme à son art, il est en train de peindre allongé sur une toile grand format, en vue d'une exposition en septembre à la galerie parisienne Lelong. Sollicité de toutes parts – son téléphone ne cesse de sonner –, il doit s'envoler pour son pays natal d'ici quelques jours. Sa vie est un tourbillon, partagée entre Paris, Bandjoun au Cameroun, et les quatre coins du globe où il expose son travail depuis plus de vingt-cinq ans. Telle une arme pour changer le monde, se faire l'écho des sans-voix, son œuvre nous interpelle avec force sur les maux de notre époque troublée – guerre, exil, racisme, désastres écologiques... Explorant la condition humaine, il célèbre aussi les expressions du vivant, la nature, mû à la fois par une révolte et par une quête de lumière, d'harmonie. Maîtrisant de multiples techniques, ce créateur au souffle inépuisable, à la production protéiforme, pioche dans une vaste boîte à outils esthétiques : sculpture, performance, peinture, lithographie, photographie, dessin... Prolongeant sa démarche altruiste, afin d'ancrer l'art contemporain dans le continent et de permettre aux talents de fleurir, il a fondé le centre d'art Bandjoun Station, en 2013, sur les hauts plateaux de l'ouest du Cameroun, dans la région d'origine de ses parents. Lieu d'intelligence collective, d'effervescence créative, de transmission des savoirs, d'échanges interculturels, cette structure hybride accueille un musée, des résidences d'artiste, une bibliothèque, des conférences... Modèle d'autosuffisance alimentaire, un volet d'agriculture responsable et de commerce équitable y est associé. Fruit d'un partenariat entre la Fondation Dapper et le musée du quai Branly, à Paris, son exposition «Désir d'humanité», conçue par la commissaire Christiane Falgayrettes-Leveau, fait dialoguer ses œuvres avec des pièces classiques d'Afrique centrale et occidentale, mettant en lumière les résonances formelles et symboliques entre arts ancien et contemporain.

**AM: Quel est votre sentiment après la visite de votre exposition «Désir d'humanité» ?**

**Barthélémy Toguo:** Christiane Falgayrettes-Leveau pose un regard neuf, différent sur mon œuvre. J'admire son travail de muséologue, son choix pertinent, le rapprochement qu'elle a établi entre mes pièces et des sculptures maliennes, des masques de la société camerounaise Nya... Je n'ai jamais pensé à cette correspondance, car je ne les avais jamais vues. C'est une coïncidence incroyable! Ainsi, ces œuvres communiquent ensemble. L'artiste devient spectateur : je suis surpris et ému de découvrir

**” Dans notre vie comme dans mon œuvre, la violence côtoie la beauté, la beauté côtoie la laideur, le plaisir côtoie la haine...**

une autre facette de mes créations, au-delà de ce que j'avais imaginé. J'éprouve de la compassion, je suis touché par ces pièces, je redécouvre leur force, leur importance. Quand je crée, je suis dans l'émotion, beaucoup d'éléments non conscientisés m'échappent. Cette exposition me montre que les gens auront toujours de multiples appréciations de mon travail.

**D'après Christiane Falgayrettes-Leveau, il n'y a pas de «je» dans votre travail, mais un «nous». La compassion est-elle à l'origine de votre geste créatif ?**

Ma vision de l'art s'appuie sur cette citation d'Albert Camus : «L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes.» Mon travail va vers le monde, il a une dimension sociale, universelle, porte un message, un regard sur notre société, notre environnement. J'ai le désir de produire une œuvre qui donne un sens à notre vie. C'est le rôle et le devoir des artistes, lesquels ont cette faculté de communiquer autrement avec les autres. Je mets mon art au service de ceux qui n'ont pas la chance de pouvoir s'exprimer. C'est un moyen de faire du bien aux gens, de retrouver la paix, d'atténuer les douleurs.

**Vous regardez les maux de notre monde pour créer...**

Dans notre vie comme dans mon œuvre, la violence côtoie la beauté, la beauté côtoie la laideur, le plaisir côtoie la haine, la mort côtoie la vie, la sexualité... Des pays sont en situation de guerre, des personnes vivent en exil, d'autres sont en extase, dans le plaisir ou dans la solitude... Je m'inspire de ces diverses expressions du vivant pour créer. Ce sont des sujets très importants, je n'en délaisse aucun. Je me tiens informé des actualités du monde à la télévision et à la radio. Tout m'intéresse. La création est une quête de lumière, d'espoir. Parler de ces problèmes, les exposer, ouvrir un espace de dialogue permet de réfléchir aux solutions, aux voies de changement.



Promise, 2019.

COURTESY BANDJOUN STATION  
ET GALERIE LELONG & CO/© ADAGP, PARIS 2021

**Vous maîtrisez de multiples techniques. Comment s'opère le choix du médium dans le processus créatif ?**

C'est avant tout un travail spirituel, cérébral. J'imagine quel médium, quel matériau sera le plus pertinent pour exprimer ma pensée, modeler, fabriquer mon sujet. Je suis plasticien, mon discours passe donc par la restitution des formes. Ensuite viennent une phase de dessin préparatoire, puis la réalisation physique.

J'ai la chance d'avoir appris plusieurs techniques de production artistique, notamment les plus anciennes – lithographie, gravure, sculpture, céramique, peinture... –, que je n'hésite pas à utiliser pour parler d'un problème contemporain.

**Votre œuvre est prolifique. Vous travaillez sans relâche ?**

Je suis constamment en train de réfléchir, de chercher des idées. Je suis un artiste matin, midi et soir, je ne pense qu'à

## ENTRETIEN

produire une œuvre. Je suis heureux d'avoir choisi ce métier. Tant que j'aurai l'énergie et le courage, je continuerai. Il me permet d'aller vers les autres, de m'exprimer. Je n'ai jamais pris de vacances dans ma vie et, si c'était le cas, je ne manquerais pas d'avoir un petit carnet pour effectuer des croquis. On ne m'enlèvera pas cette envie, même au bord de la mer.

### **Où puisez-vous toute cette énergie ?**

Depuis ma jeunesse, j'ai su que je voulais faire de l'art. Découvrant des livres sur Goya, Titien, Rembrandt, j'étais fasciné par leur dextérité, leur maîtrise du dessin, du clair-obscur. Après le lycée, je me suis orienté vers une école des beaux-arts. Pour moi c'était comme si j'entrais à Sciences-Po ! Ma famille voulait m'imposer une carrière dans l'administration, pour devenir fonctionnaire. J'ai refusé. Je voulais être un artiste. L'énergie vient donc de là : j'ai su choisir ce que je voulais faire.

### **Pour cette exposition, vous avez conçu *Water Matters*, une installation dotée d'une toile au format imposant.**

#### **Pourquoi ce thème de l'eau vous tenait-il à cœur ?**

L'eau est un élément essentiel pour la survie du monde. Et des habitants de nombreux pays n'ont pas accès à l'eau potable. Par exemple, au Cameroun, celle qui est distribuée par la ville à Douala n'est pas potable. À Yaoundé, les gens attrapent la fièvre typhoïde à cause d'une eau contaminée. Il faut assainir cette situation. J'ai imaginé cette peinture représentant un homme qui donne et qui reçoit, d'où ses multiples mains et bras. Avec deux grandesalebasses, objets de contenance du liquide, sur fond d'une pluie de gouttes bleues. J'aime célébrer la nature. Devant la toile, j'ai installé des bouteilles remplies d'eaux du monde entier, pour en donner à ceux qui n'en ont pas. Nous devons atteindre l'égalité, savoir recevoir et donner, cultiver la générosité entre les êtres, créer ce cycle vertueux.

### **Vous recourez aussi au sarcasme, comme au sein de votre série photographique *Stupid African President* (2006), où vous singez un homme de pouvoir. C'est important, pour vous, d'aborder des sujets sérieux comme la mal gouvernance sous cet angle ?**

Oui, j'ai besoin d'introduire de l'humour, car la situation en Afrique est tellement grave ! C'est aussi une façon de toucher le public. Inspiré par les comportements, l'attitude de certains leaders politiques africains en général, j'ai créé des personnages les montrant en différentes situations : en costume-cravate, ils passent leur temps à nous bombarder de discours tandis que rien ne change dans leur pays, ni routes ni hôpitaux construits. Ils incarnent les destructeurs de la forêt armés d'une tronçonneuse, ou ils matent la rébellion... Ces hommes contribuent à la destruction, à l'absence de développement de leur pays. Le sarcasme est important pour parler du problème de non-alternance, de la confiscation du pouvoir par une minorité. Il faut regarder ces images autrement, et même en rire.

### **Au sein de «Créer pour dire le monde», troisième partie de l'exposition, plusieurs œuvres résonnent de manière prégnante avec l'actualité, comme l'installation *Road to***



Dans son atelier  
du 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



” Je suis constamment en train de chercher des idées. Je suis un artiste matin, midi et soir.

## ENTRETIEN

**Exile (2008). Elle évoque l'exil des Africains vers l'Europe, traversant la Méditerranée sur un bateau de fortune...**

J'ai voulu créer un spectacle visuel qui matérialise le danger, pour que le spectateur ressente les conditions très difficiles des exilés sur cette route très risquée. La barque déborde de chargement, elle peut chavirer à tout moment, démontrant la fragilité de la traversée. On sait ce que l'on laisse derrière soi, mais on ne sait pas ce qui nous attend. Je figure la mer avec des bouteilles, soit en verre soit en plastique, car c'est un univers menaçant, incertain. Certains ne savent même pas s'ils vont y arriver, beaucoup périssent en route. Nous devons nous préoccuper de ces situations.

**Votre œuvre *Vaincre le virus!* (2016), constituée de vases monumentaux, est un hommage aux scientifiques dévoués à la recherche sur les virus du sida et Ebola, mais nous renvoie aussi à la pandémie du Covid-19...**

Effectivement, en 2016, je ne pensais pas qu'un nouveau virus surgirait en 2020, terrorisant la planète et emportant la vie de millions de personnes. Je voulais alors rendre hommage aux chercheurs, à leurs apports à la science. J'étais fasciné, curieux. L'Institut Pasteur m'a confié l'accès à des travaux de recherche et donné l'autorisation d'exploiter dans ma pratique des images de cellules souches infectées par ces virus. Je suis allé en Chine, à Jingdezhen, capitale mondiale de la céramique. Les artisans chinois sont les seuls au monde à fabriquer des vases gigantesques, allant jusqu'à 4 mètres de hauteur. Je souhaitais un format qui confronte le spectateur. J'en ai commandé 16, et les ai peints avec des motifs inspirés par ces travaux de recherche.

**Quant à l'installation *Strange Fruit* (2017), évoquant les lynchages des populations noires pendant la période de la ségrégation aux États-Unis, elle rappelle les violences subies par les Afro-Américains de nos jours dans ce pays, tel George Floyd, mort sous le genou d'un policier blanc en 2020. L'artiste est-il aussi un visionnaire?**

En tout cas, il faut être à l'écoute des artistes. Ils ont cette capacité à voir très loin, à saisir des choses incroyables. Eux seuls peuvent interpeller différemment, à travers leurs expressions artistiques. On devrait même les consulter, recueillir leurs idées, leurs points de vue sur l'évolution de la société, les associer à des projets sociaux. Dans le passé, les rois s'entouraient d'artistes pour créer la beauté, lesquels les conseillaient également.

**Entre 1996 et 1999, vous avez réalisé une série de performances, *Transit*, notamment dans des gares, des aéroports pour dénoncer les discriminations,**

**les difficultés pour certaines personnes à traverser les frontières, obtenir un visa. Dans un wagon de première classe du Thalys Cologne-Paris, vous avez provoqué une situation inattendue en voyageant en tenue d'éboueur...**

Je voulais mettre en exergue le racisme social. Un éboueur est toléré quand il est dans la rue en train de balayer, nettoyer. Dès qu'il se déplace dans un autre espace, même s'il a son billet de train, il est perçu comme un sous-homme, «l'homme de la poubelle». Aucun des passagers n'a voulu s'asseoir à côté de moi, alors que les places étaient numérotées.

**Vous dites: «Je crois aux utopies. Sans elles, il n'y a pas de perspectives possibles.»**

Pour évoluer, il faut être utopiste, viser des choses même si elles semblent irréalisables. C'est une aspiration à l'évolution de soi et de l'être humain. Oui, je crois aux utopies. C'est une force. Il faut toujours penser à se dépasser, au-delà de nos idées initiales. Mais il faut aussi éviter les débordements, l'exagération que certaines utopies peuvent engendrer.

**Vos inspirations et votre état créatif diffèrent-ils selon que vous êtes à Paris ou à Bandjoun, au Cameroun?**

Non, les inspirations demeurent les mêmes. Mais à Bandjoun, j'ai la possibilité de concevoir des œuvres gigantesques: mon atelier est vaste, et des assistants m'aident dans la fabrication. Elles sont ensuite transportées dans des conteneurs vers l'Europe, pour les expositions. Paris est comme un laboratoire de pensées, de réflexions, où je réalise des croquis.

**Qu'est-ce qui vous a motivé à fonder votre centre d'art, Bandjoun Station?**

C'est ma réponse après un constat amer: l'art classique africain a été pillé par les colons et les impérialistes, et transporté en Europe. Aujourd'hui, l'art contemporain suit la même trajectoire. Il est acheté par l'Occident et déserte le continent. C'est une double perte. Et on trouve très peu de musées en Afrique. C'était mon vœu de créer un lieu culturel, doté d'une collection d'œuvres permanentes, de donner l'oc-

cas aux jeunes d'effectuer des résidences, de permettre à des artistes africains de tisser des liens avec d'autres venant d'ailleurs – pour ne pas ghettoïser l'art contemporain du continent. Bandjoun Station possède 12 ateliers-logements, trois salles d'exposition temporaire sur trois niveaux, une salle de bibliothèque et de projection, un espace de collection permanente né de mes collaborations avec David Lynch, Dominique Zinkpè, Soly Cissé, David Nash... Un volet agricole y est associé: nous cultivons nos légumes et nos fruits, car se nourrir avec des aliments de bonne qualité est essentiel. Bandjoun est donc également un modèle d'autosuffisance alimentaire.

” L'art  
contemporain  
est acheté par  
l'Occident  
et déserte  
le continent.  
C'est une  
double perte.



Jugement dernier XIV, 2012.

**C'est aussi pour résister contre la ghettoïsation de l'art contemporain du continent que vous avez refusé d'exposer en 2007, à la Biennale de Venise, dans un «pavillon africain»?**

Oui. Au sein d'une manifestation mondiale, les artistes n'exposent pas par rapport à leur continent d'origine. Créer ce pavillon africain était réducteur, et j'ai refusé cette ghettoïsation. L'Afrique n'est pas un pays mais un continent. Il n'existe pas de pavillon européen, que je sache. Mon refus a dérangé le milieu de l'art, et désormais il n'y a plus de pavillon de ce type.

**Votre agriculture de plantations pose également un acte politique fort, dénonçant ce que Léopold Sédar Senghor appelait «la détérioration des termes de l'échange».**

Notre plantation de caféiers est une critique de ce profond déséquilibre du marché mondial, ces «échanges» Nord-Sud injustes, où les acheteurs occidentaux imposent leur prix du café, appauvrissant les agriculteurs africains. À Bandjoun, nous produisons notre café, nous le torréfions et nous en fixons le prix. Nous cultivons aussi des haricots rouges, du manioc, du maïs, des bananes douces et plantains, des patates douces... C'est une agriculture biologique, nous n'utilisons que des engrais naturels.

**L'art contemporain souffre encore d'une image élitiste. Votre centre culturel est-il une manière de le populariser, de le rendre plus accessible?**

Oui, mais notre démarche intègre les cultures des populations locales. Situé dans l'ouest du Cameroun, Bandjoun Station se trouve au cœur du pays des Bamiléké. Ces derniers ont su garder leurs traditions familiales, culturelles, leur chefferie ancestrale. Cela crée un mariage intéressant avec l'art contem-

porain. Bandjoun Station fonctionne différemment d'un musée européen. On épouse les traditions culturelles des habitants. On organise des funérailles, des naissances, des mariages... Je ne sais pas si on peut observer de tels événements au Palais de Tokyo, à la Tate Modern, au MoMA, au Centre Pompidou...

**Sur votre site Internet, vous écrivez: «Au regard des multiples obstacles que rencontrent l'Afrique et sa diaspora, nous, Africains, ne pouvons nous offrir "le luxe" de capituler, de geindre et d'attendre.»**

Nous devons imaginer nous-mêmes nos solutions. Quand on a des compétences dans l'éducation, le sport, la culture, les arts, la santé, il faut les mettre au service de nos peuples. Je conduis des ateliers en République démocratique du Congo, en Côte d'Ivoire, au Bénin, et je demande aux Africains de tout domaine d'en faire autant. Créer un hôpital de brousse sous un baobab, donner des cours d'hygiène et de salubrité aux enfants sous un bananier... Il ne s'agit pas forcément de construire un lieu, mais de redistribuer son savoir à la communauté. À Bandjoun, je transmets aux jeunes artistes ce que j'ai appris lors de mes études à Abidjan, Grenoble, Düsseldorf, et au cours de mon parcours professionnel. On organise des symposiums, des ateliers, des conférences, on invite des conservateurs de musée venus du Danemark, du Sénégal, de France... On convie aussi des experts d'autres spécialités, comme la médecine. C'est une banque d'échanges, de distribution des savoir-faire, des connaissances, pour en faire profiter les jeunes, les mamans, les femmes... Bandjoun Station ne se limite pas aux arts plastiques, c'est une fondation où l'on met ses compétences au service de la collectivité locale. ■

«Désir d'humanité», musée du quai Branly, jusqu'au 5 décembre.